

tive, qu'il faut soigner et " changer " comme des enfants en bas âge !

L'atmosphère est chargée de miasmes, quelques procédés de désinfection qu'on emploie. Il y a des paralytiques, des gâteurs dont on voit deviner la pensée qu'ils n'expriment plus, qui tombent et qu'on relève ; une ou plusieurs Sœurs empêchent qu'ils ne glissent de leurs fauteuils, les mouchent, essuient leurs lèvres, renouvellent leurs langes.

Mais, quoique des âmes héroïques gouvernent ces corps fragiles, les corps plient sous cet écrasant fardeau. On meurt jeune dans la congrégation ; la vieillesse étreint prématurément ceux qui la soignent.

M. Desjardins entre dans quelques détails sur le recrutement et le gouvernement de l'Ordre. Il continue en ces termes :

Interrogez un général sur les moyens de faire vivre une armée de 39,000 hommes, il vous demandera toute de suite de l'argent : l'argent est le nerf de la guerre. Il est aussi le nerf de la bienfaisance, et cependant les Petites Sœurs en sont totalement dépourvues. Elles n'ont et ne peuvent avoir ni rentes à titre perpétuel, ni fondations de lits, ni revenus fixes... " A quoi donc, demandai-je à un vicaire général de Paris, affecteraient-elles le montant du prix qui leur serait décerné ? " Il me répondit : " Soit à des achats de vêtements, de médicaments, de nourriture fraîche pour les malades, soit à la réfection du mobilier, et particulièrement de la literie, qui s'use vite ; soit même à quelques travaux d'agrandissement des asiles, tels que celui de la rue Saint-Jacques, à Paris, trop peu spacieux, eu égard au nombre des pensionnaires. Mais, au demeurant, le lendemain n'est pas et ne peut pas être assuré. "

Les Petites Sœurs comptent, avant tout, pour subvenir à leurs